Publie par la Cie. d'Imp. JOURNAL QUOTIDIEN 414 et 416, Rue Sussex

ABONNEMENT
LE CANADA
Journal Quotidien du Soir.
Un An en Ville ..... $ 4.00
Un An par la Poste .... $ 3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Redaction.

LA VALLEE DE L'OTTAWA
Edition Hebdomadaire du Journal
LE CANADA
ABONNEMENT
Un An en Ville ..... $ 2.00
Un An par la Poste 1.00

12eme. ANNEE No 225 OTTAWA, LUNDI 26 OCTOBRE 1891 LE NUMERO 2 CENTS

Salle de Lecture, Assemblée Législative

LA COUR DE NAPOLEON III

CHAPITRE VI

LES VOYAGES

L'empereur Napoléon III et l'impératrice Eugénie firent, relativement, peu de voyages durant le cours de leur règne ; on ne peut compter comme tels, en effet, leurs déplacements habituels. La plupart de ces voyages sont connus : ils n'ont eu qu'une très problématique utilité politique, que d'incertains résultats dans tous les cas, et il serait peut être superflu de les mentionner si quelques uns n'avaient été marqués par d'assez curieux incidents ou n'avaient produit, par les péripéties qui les particularisèrent, une impression profonde sur l'esprit de la jeune souveraine.

L'Impératrice, dans le désir de nouveauté qui sans cesse était en elle, n'eût pas été fâchée, et ce sentiment n'a rien que de très normal, que de très légitime, de promener davantage sa double royauté de jolie femme et de souveraine heureuse au travers de la France ou de l'Europe. Mais elle dut s'incliner devant la raison d'Etat qui lui imposa une inactivité, dont elle souffrit sincèrement.

***

Dès le début de son règne et tandis que l'on se battait encore en Crimée, l'Empereur avait conduit sa compagne en Angleterre, auprès de la reine Victoria, et à la suite de l'apothéose que l'Impératrice Eugénie avait trouvée sur la terre britannique, elle avait caressé un peu le rêve d'une souveraineté plus générale. La réception que lui avait réservée l'Angleterre, était de nature, en vérité, à faire pardonner et comprendre ce rêve.

L'Impératrice débarquait en Angleterre avec toute la grâce enchanteresse de sa beauté, avec tout le rayonnement de l'Empire victorieux, et elle avait, certes, dans l'ardeur, dans la mobilité d'une imagination qui ne l'abandonna jamais, le droit de penser que les peuples devaient l'aimer. Ce fut pour elle, alors comme c'est dans la vie pour toute femme, quelle que soit sa condition, l'évocation à l'admiration et à l'amour infinis.

L'Empereur et l'Impératrice débarquèrent à Douvres, après une traversée contrariée par un épais brouillard et, dès cette première station sur le sol anglais, et en dehors des témoignages de la sympathie et de la courtoisie officielles, le peuple fit à Napoléon III et à sa compagne un accueil enthousiaste.

En touchant la terre anglaise pour la première fois, depuis son avènement impérial, Napoléon III ne put se défendre d'une émotion intense. Il eut, le soir de son arrivée à Windsor, un mot bien charmant et qui révèle, en effet, toute la force du sentiment qu'il avait éprouvé.

—En revoyant ce pays où j'ai vécu pauvre, d'où je suis parti pour "faire fortune," dit-il, je me suis rappelé l'histoire du bonhomme qui, arrivé à Paris en sabots, une fois riche s'en revient, pour un jour même, dans le village où il est né et se repose dans la masure qui a abrité son ancienne indigence.

L'impression était juste, naturelle, et il eut été surprenant même que l'Empereur ne l'eût pas ressentie.

La reine Victoria n'avait rien négligé pour faire à ses hôtes une réception magnifique.

Cependant, elle n'avait jamais aimé et n'aimait point encore, en cette heure, celui qui devait devenir, pendant un temps, du moins, le plus résolu, le plus fidèle de ses alliés. Les premiers moments de l'entrevue furent donc quelque peu embarrassés, et la cordialité officielle qu'ils devaient exprimer ne laisse pas que d'être tempérée par une très visible réserve.

Mais l'Empereur ne tarda pas à gagner l'affection de la Reine, comme il savait gagner celle de tous ceux qui l'approchaient et qu'il voulait séduire. La beauté, la splendeur merveilleuses de l'Impératrice achevèrent de triompher des hésitations de la Reine et la franchise la plus absolue s'établit bientôt entre elle et ses hôtes.

Un détail concernant la réception qui fut faite à Napoléon III, donnera une idée du luxe, de la somptuosité qui furent déployés en son honneur et en celui de sa compagne.

Partout où ils se présentaient, invités, partout où ils dînaient, les services, soit en porcelaine, soit en cristal, soit en vaisselle plate, étaient timbrés aux initiales impériales surmontées de l'aigle ou de la couronne, et ces services leur étaient ensuite offerts, puis étaient expédiés à Paris.

La reine Victoria, dans ses Mémoires, a elle même raconté la visite que lui firent l'Empereur et l'Impératrice en avril 1855, et je ne m'attarderai pas à la détailler davantage.

Une grande sympathie résulta, entre les deux cours, de cette entrevue ; mais ce ne fut guère que lors du second voyage en Angleterre de Napoléon III, qu'une intimité réelle s'établit d'une façon incontestable entre les Tuileries et Windsor.

***

Au sujet de ce nouveau voyage, il est une anecdote amusante.

En vue d'Osborne, Napoléon III voulut monter sur la passerelle du bâtiment qui le portait ; mais il glissa sur la marche supérieure de l'escalier et roula, à la renverse sur le pont.

On le releva avec fortes contusions. Cependant, oubliant sa douleur et peut être aussi avec émotion, l'empereur se prit à sourire et dit à ceux qui s'empressaient autour de lui :

— Nous allons à la conquête de l'Angleterre. Mais c'est mal jouer au conquérant ; j'aurais dû attendre le débarquement pour tomber.

Sous sa forme, cette parole était vraie ; Napoléon III, durant tout son règne, poursuivit un but : la conquête politique de l'Angleterre. Il crut, bien des fois l'avoir réalisée ; mais ne parvint jamais à l'assurer sur des bases sérieuses.

Il eut, tout d'abord, avec lui, de l'autre côté du détroit, un allié précieux, lord Palmerston. Mais plus tard, cet homme d'Etat changea d'attitude et lui suscita même des embarras.

En effet, à la veille de la guerre d'Italie, le roi de Sardaigne étant à Compiègne pour les négociations relatives à une entente définitive entre Napoléon III et son pays, lord Palmerston se déclara soudain l'ennemi résolu de toute intervention française, et la lettre suivante du ministre des affaires étrangères d'alors, qui se trouvait dans les Tuileries et qui est absolument inédite puisque j'en possède l'original, constate cette hostilité:

Vendredi 7, à 6 heures.

...Ce matin le courrier m'a remis un paquet de dépêches arrivées tout exprès de Londres pour me faire enrager. Ah ! Palmerston, Palmerston, si j'ai contribué à te faire arriver où tu es, j'ai été bien sot. Au surplus, le roi de Sardaigne en raconte de belles sur notre ancien ami. Décidément il a perdu la caboche et bat la campagne.

Persigny et Palmerston ensemble! C'est de la belle besogne !

L'Empereur est mieux, toujours charmant, et son coup d'œil dans les grandes affaires toujours aussi sûr. Son sang froid est toujours aussi inaltérable ; il se pourrait bien, cependant, que le diable n'y perdît rien.

***

L'expédition du Mexique vint accentuer la mésintelligence qui s'élevait entre les cabinets de Paris et de Londres, et l'impératrice Eugénie, en dépit de la sincère affection qu'elle portait à la reine Victoria, n'hésita point à prendre position contre elle dans cette question.

J'ai fait déjà connaître cette attitude politique, en appuyant mon récit de lettres diplomatiques et secrètes ; elle est, d'autre part, confirmée par une conversation que l'Impératrice, étant à Florence, après la guerre de 1870, eut avec le général italien M...

Comme, devant elle, on s'entretenait des différents actes politiques du règne de Napoléon III, prenant soudain une part active à la conversation, elle fit cette textuelle déclaration :

—La guerre d'Italie nous a brouillés à peu près avec l'Angleterre et je vous avoue que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour rester d'accord avec la Reine, pour repousser l'intervention armée de la France, en faveur de Victor Emmanuel. Quant à la guerre du Mexique, je l'ai conseillée, sachant très bien qu'elle augmentait notre malentendu avec le cabinet de Londres, parce que cette guerre était nécessaire, parce qu'elle devenait comme la revanche obligée, comme le contre poids naturel de l'alliance italienne qui pesait trop lourdement sur la politique de l'Empereur.

Ayant prononcé ces paroles, elle resta un moment silencieuse, puis ajouta, presque à mi voix :

—De la guerre de 1870 dont on m'accuse d'avoir été l'instigatrice, que vous dirai je ? Elle pouvait, elle eût dû sauver l'Empire et la Papauté.

Cette conversation, dont je garantis l'authenticité — la personne qui me l'a rapportée étant au dessus de toute suspicion — a une extrême importance. En cette heure où l'on s'occupe de rechercher, avec quelque passion, les responsabilités qui engendrèrent la campagne de 1870, elle fixe, dans ses grandes lignes, un point d'histoire. On peut lui opposer un démenti. Depuis que j'écris la chronique mondaine et politique du second Empire, on m'a habitué à ce genre de réclamations. Je maintiens donc, purement et simplement, et à l'avance, mon récit, désireux de m'éviter ainsi une réponse.

***

Le Livre des Rois renferme des pages tragiques et comiques à la fois. Les faits s'y rencontrent, s'y pressent, dans une diversité dans une multiplicité étranges. Ici, c'est le mot, c'est le geste qui feront s'entre tuer des peuples, là, c'est le sourire qui tombe, paisiblement, de la lèvre maternelle ou conjugale ; ici, là encore, c'est l'intimité du foyer — sereine, cruelle ou grotesque — qui s'offre à la curiosité du public.

Cette intimité ne fut jamais autant en péril, aux Tuileries, qu'à l'époque où l'Impératrice se rendit, seule, en Angleterre, et fit un voyage en Ecosse.

Ce voyage masqua une véritable séparation entre elle et l'Empereur. La souveraine, à la suite d'une discussion violente, décida de quitter Paris et de s'en aller, hors de France, chercher quelque calme au trouble de son âme.

Lorsque Napoléon III apprit sa décision, il refusa d'abord d'autoriser son départ et déclara, de son côté, qu'il n'aurait pas lieu. Cependant, comme l'Impératrice demeurait inébranlable dans sa volonté, il se soumit en apparence et voulut, au moins, donner le change à l'opinion, en mettant un prétexte à l'absence de sa compagne.

Le MONITEUR, dès lors, annonça le voyage en Ecosse de la jeune femme,

Je l'ai dit déjà, l'Empereur, quoique patient et usant sans cesse de ce que l'on nomme la force d'inertie, était fatigué par cette inquiète autorité, à laquelle s'ajoutaient, quotidiennement, les mille et un tracas provoqués soit par la politique, soit par les inconséquences de son entourage. Il nourrit en maintes circonstances, la pensée d'un divorce, et si l'on s'en rapporte à certaines confidences qu'il fit alors à ses plus intimes familiers, devant l'attitude de l'Impératrice prête à une rupture, cette pensée grandit en lui, alors. Mais il la repoussa bientôt, espérant que le temps mettrait un repos fatal dans l'impétuosité de la souveraine, et dans la crainte aussi de paraître ridicule aux yeux du peuple. Une phrase qu'il prononça, un soir, dans une promenade, sur la terrasse des Tuileries, met à nu l'absolu de sentiments :

—Mon oncle a divorcé et cela ne lui a point porté bonheur, dit il. J'ignore s'il faut être superstitieux en cette matière Quoi qu'il en soit, le divorce ne me serait pas permis. N'a : on pas crié déjà que je ne suis qu'une copie mauvaise de Napoléon Ier, que ma Présidence n'est que la parodie de son Consulat, que mon Deux Décembre n'est que l'imitation de son Dix Huit Brumaire ? Si, comme lui, je me séparais de l'Impératrice, créant forcément pour cette circonstance une loi spéciale, on se moquerait de moi.

Et Napoléon III avait raison. Ayant fait un mariage d'amour qui avait surpris le peuple, qui l'avait ému ensuite et qu'on avait idéalisé, autour duquel s'était élevée comme une sorte de poétique légende, on l'eût raillé sans pitié, s'il était venu dire à ce même peuple, à ceux là mêmes qui s'étaient sentis plus rapprochés de lui par ce roman : " Je me suis trompé. "

L'Impératrice, d'ailleurs, dans l'occasion qui nous occupe, comprit bientôt son imprudence et rentra, officiellement fêtée, aux Tuileries.

***

Ce fut pendant son voyage en Algérie, avec l'Empereur, qu'elle apprit la mort de sa sœur, la duchesse d'Alba, pour laquelle elle avait une extrême affection.

Cette excursion, commencée sous les auspices les plus favorables, s'achevait ainsi dans les larmes. Un moraliste, un philosophe ne manqueraient pas de tirer un enseignement de cet événement.

En effet, la souveraine, après avoir marché d'enchantements en enchantements, se trouvait soudainement frappée au plus profond de son cœur et son retour fut navrant. C'est là l'éternelle antithèse de la vie.

Quelques anecdotes se rapportent à ce voyage.

A Marseille, il y eut une fête à la villa Borelli, avant l'embarquement de l'Empereur et de l'Impératrice.

Lorsque les souverains se présentèrent dans les salons, ce fut une telle poussée qu'on faillit s'écraser. Un habitant de la ville, plus pressé que les autres, perdit pied et ne se retint qu'en s'accrochant aux épaules d'un chambellan. Or, comme ce fonctionnaire lui adressait de vives observations et cherchait à se dégager, le Marseillais eut cette belle réponse :

— Ne faites pas attention... Vous le voyez tous les jours, vous, monsieur, votre empereur Moi, je le vois pour la première fois et ne le rencontrerai jamais plus sans doute. Je veux l'apprendre par cœur.

Le mot est joli et rend l'enthousiasme de ce brave homme moins banal.

A Alger, des dépêches inquiétantes concernant l'état de la santé de la duchesse d'Alba furent remises à l'Impératrice,

Alors traversant la cour et avisant l'un de ses familiers, elle lui demanda de la conduire en hâte à la plus prochaine église, et là, tombant à genoux, elle dit à celui qui l'accompagnait :

— Priez et pleurez avec moi. Ma sœur va mourir.

Le lendemain, cependant, il lui fallait assister à une fête ; à un simulacre de combat contre une caravane.

Un incident dramatique marqua cette solennité, ce merveilleux spectacle plutôt.

Les Arabes, en effet s'animaient et prenaient l'attaque au sérieux, commençaient à se porter des coups et déjà plusieurs d'entre eux jonchaient le sol, blessés ou morts, quand l'Empereur donna l'ordre à une compagnie de chasseurs de les disperser, ce qui n'eut pas lieu, sans peine et sans quelques horions distribués aux plus acharnés.

Le soir en revenant de cette fantasia, l'Impératrice qui avait contenu son chagrin durant toute la journée, fut prise d'une syncope et s'évanouit.

L'empereur, alors, abrégea la durée de son séjour en Algérie et fixa le départ au lendemain.

En rentrant en France, la malheureuse souveraine recevait la nouvelle de la mort de sa sœur.

***

Il est un voyage de l'Impératrice Eugénie qui présente un point délicat. Je veux parler de sa visite à la reine d'Espagne, à l'époque des affaires du Mexique.

Accompagnée de la princesse Anna Murat dont le nom restait fameux et peu aimé des Espagnols, l'Impératrice, en entreprenant cette excursion, commit une faute politique, qui faillit entraîner de graves et incalculées conséquences.

Le peuple de Madrid se montra hostile à la souveraine française, comme à l'ancienne compatriote ; il y eut des cris dans les rues, des bousculades, et l'Impératrice dut même renoncer à se rendre à une fête populaire, sur l'avis du ministre de la police qui redoutait des manifestations inconvenantes.

Si l'on recherche le sentiment qui guida le peuple comme la société espagnole, dans cette circonstance, on est amené à penser qu'un esprit de nationalité exagérée, prenant sa source dans notre lutte contre les Mexicains, l'inspira.

Cette hostilité, rapprochée, d'ailleurs, de l'indifférence presque ennemie que rencontra depuis son mariage l'Impératrice chez nos compatriotes, me paraît être une singularité digne de remarque et que n'ont point mentionnée ceux qui, avant moi, ont étudié l'époque du second Empire.

Telles sont les diverses particularités qui caractérisent, politiquement ou intimement, les voyages de l'Impératrice Eugénie à l'étranger. Je ne parle pas du voyage de Suez, pour l'inauguration du Canal, en 1869, trop connu pour être décrit à nouveau.

Au sujet de ces voyages — même de ceux qu'elle fit seule — tels que ceux de Salzbourg et de Bade, il n'est pas sans intérêt de faire observer que, quoi qu'on ait dit, l'Empereur ne confia jamais à sa compagne une mission politique.

Lorsqu'il vit, dans une rencontre avec un souverain étranger, une question grave à débattre, il se dérangea résolument et s'abstint même, comme à Stuttgard, de se faire accompagner par l'Impératrice.

A Stuttgard, pourtant, se trouvaient l'impératrice Marie de Russie, la reine de Wurtemberg, la reine de Grèce et la reine de Hollande. La présence de l'impératrice Eugénie semblait s'imposer à cette réunion. Pourquoi Napoléon III la laissa t il à Biarritz ?

On a dit que les souveraines étrangères hésitaient à établir des rapports affectueux avec leur sœur de France. Il est possible, en effet, que d'aucunes l'aient boudée poliment, dans un esprit féminin non exempt de jalousie, provoqué par le charme incontestable, par l'éclat infini qui s'échappaient de toute sa personne.

Cependant, l'accueil que reçut l'impératrice Eugénie à Windsor, à Salzbourg et à Bade paraîtrait affaiblir considérablement la portée méchante de cette supposition.

S'il m'était permis d'émettre un avis sur cette question un peu délicate, je dirais que je pense que l'empereur Napoléon III redoutait simplement la nature exubérante de sa compagne et qu'il ne jugeait pas opportun de froisser l'austérité, la règle implacable, maussade même, la sévère étiquette des cours européennes, en les soumettant à la gaieté d'enfant, au rire sans cesse prêt à jaillir, à la gentille familiarité de l'Impératrice Eugénie.

L'Empereur pouvait tolérer que sa compagne assistât aux Conseils qui se tenaient aux Tuileries, mais il craignait son intervention, sa présence, dans ses relations avec les étrangers.

Contradiction bizarre: ce fut dans les questions de politique extérieure que l'impératrice Eugénie exerça une réelle influence sur les décisions de son mari ; ce fut dans les questions de politique extérieure qu'elle imposa toute la force de son esprit, toute la suprématie de ses conceptions.

PIERRE DE LANO.

—A la campagne, M. et Madame Prud'homme considèrent une série de canards, allant à la file indienne, l'un par derrière l'autre.

— On dirait un monôme.....

—En effet, répond M. Prud'homme, c'est de la monomanie !

—L'esprit d'autrefois :

Le marquis de F....., grand emprunteur et très connu pour ne jamais rendre, alla un jour chez le financier Samuel Bernard et lui dit :

—Monsieur, je vais bien vous étonner ; je suis le marquis de F...., je ne vous connais point et je viens vous emprunter cinq cents louis.

—Monsieur, répondit Samuel Bernard, je vous étonnerai bien davantage. Je vous connais et je vais vous les prêter.

COURRIER DE BERLIN

(De notre correspondant particulier)

De temps en temps on a besoin, dans certains milieux, de mettre le public en émoi. Nous avons eu, il y a quelques semaines, la série des nouvelles alarmantes;—à l'heure qu'il est, nous sommes en pleine série de nouvelles diplomatiques. Toutefois, si les nouvelles alarmantes n'étaient basées sur rien, les nouvelles mises aujourd'hui en circulation sont toutes plus ou moins basées. Comme il s'agit de traités d'alliance, il est difficile de savoir l'exacte vérité : ce sont des choses qui ne sont connues, dans chaque pays, que par quatre ou cinq personnes ; une indiscrétion est donc impossible et l'on ne voit dans quel intérêt les gouvernements dont on s'occupe auraient fait connaître maintenant le dessous de leur jeu.

On ne peut donc, si l'on veut rester dans les limites de la vérité officielle (qui n'est pas toujours la vérité vraie,) se livrer au petit jeu de combinaisons et essayer, en allant du connu à l'inconnu, de deviner ce qui se passe dans les cabinets des ministres des affaires étrangères. Mais on arrive parfois à savoir la vérité, tout en étant toujours exposé à des démentis, que les intéressés infligent d'autant plus volontiers qu'ils savent qu'on ne peut pas répondre. Car, à supposer qu'on ait pu soutirer quelques renseignements d'un personnage à même de savoir ce qui se passe, les indiscrétions ont toujours été entourées de réticences et de sous-entendus. Je ne puis donc que donner ce que j'ai entendu dire dans des milieux où l'on sait — sans rien pouvoir garantir.

On a d'abord parlé de l'accession de l'Espagne à la triple alliance : la nouvelle a été démentie à Madrid avec l'énergie que l'on sait ; cependant à Londres—où l'on a tout intérêt à l'heure qu'il est de se tenir très au courant de ce qui se passe sur le continent—on n'est pas éloigné de croire qu'il y a quelque chose. On ne croit pas à une accession matérielle et pour cause : les finances espagnoles ne pourraient pas permettre une expédition ou même une mobilisation, mais on croit que le cabinet de Madrid est en coquetterie avec Berlin et l'on trouve que le moment n'est pas bien choisi.

On a parlé aussi de négociations que la triple alliance a commencées avec la Roumanie ; il y a tout lieu de croire qu'elles sont finies et que l'entente est faite. Le roi de Roumanie a toujours fait tout seul sa politique étrangère et il n'a jamais caché ses sympathies pour l'Allemagne. Il désirait depuis long temps une entente officielle, il l'a conclue. Il s'agit seulement de savoir si elle lui sera de grande utilité en d'autre temps qu'en temps de paix. Car si la guerre éclatait, les Russes n'hésiteraient pas à entrer sur le territoire roumain et à s'y établir avant que les alliés aient pu agir. De plus, il y a des signes très visibles d'essai de rapprochement entre l'Autriche et la Russie. L'empereur François Joseph ne veut pas la guerre—il l'a dit et le répète chaque fois que l'occasion s'en présente ; malgré toutes les protestations officielles et les revues passées en commun, l'entente austro allemande n'est plus aussi complète — et qui sait si l'année 1892 ne nous réserve pas une surprise aussi forte que les manifestations de Cronstadt ?

On a peu parlé de négociations ouvertes avec une puissance du Nord. Ce sont pourtant les seules qui ont amené un résultat pratique Si l'on voulait se rappeler quel représentant de la France a reçu, il n'y a pas très longtemps, le grand cordon d'un ordre royal, on saurait à quoi s'en tenir : les malins se vantent encore aujourd'hui d'avoir de viné, il y a six mois, la tournure que prenaient les relations franco russes, en voyant la pluie de décorations qui tombait sur nos ministres et nos représentants. Donc, l'entente franco russe ne serait plus une entente à deux. Mais il s'agirait de savoir quel caractère a cette entente.

On ne le saura pas de sitôt : il serait impossible, si traité il y avait, de le faire discuter par la Chambre : d'abord, parce que l'on pourrait éviter la discussion, puisqu'elle n'est pas exigée par la Constitution et qu', en pareille matière, il n'est pas bon de parler pour ne rien faire ; ensuite, parce que l'autre partie contractante n'ayant pas de Parlement on ne pourrait pas donner au traité en France une sanction qu'il ne pourrait pas avoir en Russie. Il y a là une question de convenance internationale. Cependant, il est possible que le gouvernement français *qui a passé de la parole aux actes*, veuille mettre sa responsabilité à couvert, et profite d'une interpellation obligeante pour dire du haut de la tribune où en est la question. Il n'entrera dans aucun détail. Il ne parlera pas de convention militaire pour une bonne raison : c'est qu'il n'y a, à ce que l'on croit, que des notes stratégiques plus ou moins volumineuses, échangées depuis long temps déjà et étudiées par les états-majors

Il ne pourra pas lire les articles du traité pour une autre raison, c'est qu'il y a tout lieu de croire que l'on n'a pas détaillé, mais pris les intérêts en bloc dans leur communauté presque universelle, et qu'enfin il y a tout lieu de savoir qu'il n'y a pas de traité au sens diplomatique et historique, mais un papier pratique. Et comme ce papier porte des signatures qui ne seront protestées ni en Russie ni en France, nous pouvons envisager l'avenir avec tranquillité, car personne au monde ne pourra avoir envie de troubler la paix que l'Europe veut s'assurer, au prix d'armements qui deviendront tous les ans plus coûteux et plus formidables.

—Le MONITEUR DE L'EMPIRE déclare mal fondées toutes les nouvelles publiées par les journaux, au sujet des négociations de traités de commerce, attendu que les gouvernements intéressés se sont engagés à garder le silence le plus absolu sur ces négociations ; qu'il ne faut donc pas s'attendre à voir démentir des informations entièrement controuvées, dans le genre de celles que des journaux ont publiées sur les négociations avec la Belgique.

—L'entrée du journal satirique KLADDERADATSCH est interdite au palais impérial, à cause d'une caricature du ministre de l'agriculture, M. Von Heyden, qui a produit en haut lieu un grand mécontentement.

—Lors du départ en congé de Von der Goltz pacha, le Sultan avait chargé celui ci de ses salutations les plus cordiales pour l'empereur d'Allemagne.

Guillaume II a répondu au Sultan par un télégramme où, sans toucher à la politique et dans des termes de la plus grande cordialité, il assure le Sultan de son amitié inébranlable. Le Sultan, très touché, a répondu par télégramme.

— L'empereur d'Allemagne fera remettre prochainement son portrait au comte Schouwaloff, ambassadeur de Russie à Berlin.

— Dans les cercles bien informés, on croit savoir que, le jour où il abandonnera son poste à Berlin, le comte Schouwaloff sera appelé à la cour impériale russe en qualité d conseiller privé du Tsar.

— Le gouvernement du Congo a reçu récemment une lettre du capitaine Jacques, commandant l'expédition belge, qui aurait été massacrée par une tribu de l'Afrique orientale. Le capitaine annonce qu'il compte arriver vers le premier novembre au lac Tanganjika.

—Dans cette lettre, il n'est question d'aucune attaque, ce qui fait croire que la nouvelle du massacre de cette expédition est fausse.

—On annonce de Saint Pétersbourg que le Tsar a donné ordre au ministre de l'intérieur de prendre des mesures plus énergiques en vue de la russification des provinces de la mer Baltique. Le gouvernement est disposé à subventionner toutes les sociétés russes de ces provinces.

PISO'S CURE FOR
Le Meilleur Remède pour la toux
En vente dans toutes les Pharmacies
CONSUMPTION
25 CTS

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe, par la POUDRE CLERY
A obtenu les plus hautes récompenses. — Dépôt dans toutes les pharmacies.

MEILLEUR ORIGINAL DISPONIBLE